

II VAIT POUR "LE FIG MAG"

"J'ai la mémoire en horreur"

« *Le Figaro Magazine* », 21 juillet 1984

Le titi du 14^e arrondissement raconte la libération de Paris telle qu'il l'a vue dans son quartier, quarante ans plus tôt. Une vision très personnelle dont la conclusion déclencha à l'époque un abondant courrier des lecteurs...

Vivement qu'on ne se souvienne plus de rien. J'ai la mémoire en horreur. On va quand même faire un petit effort, à cause de l'anniversaire, des présidents sur les plages, de la vente des objets souvenirs qui a si bien marché, de tout ça.

Nous autres, enfants du XIV^e arrondissement, on peut dire qu'on a été libérés avant tous les autres de la capitale, cela en raison d'une position géographique privilégiée. On n'a même pas de mérite. Les Ricains sont arrivés par la Porte d'Orléans, on est allés au-devant d'eux sur la route de la Croix-de-Berny, à côté de chez nous. On était bien contents qu'ils arrivent, oui, oui, mais pas tant, remarquez bien, pour que décanillent les ultimes fridolins, que pour mettre fin à l'enthousiasme des « résistants » qui commençaient à avoir le coup de tondeuse un peu facile, lequel pouvait – à mon avis – préfigurer le coup de flingue. Cette équipe de coiffeurs exaltés me faisait, en vérité, assez peur.

La mode avait démarré d'un coup. Plusieurs dames du quartier avaient été tondues le matin même, des personnes plutôt gentilles qu'on connaissait bien, avec qui on bavardait souvent sur le pas de la porte les soirs d'été, et voilà qu'on apprenait – dites donc ! – qu'elles avaient couché avec des soldats allemands ! Rien que ça ! On a peine à croire des choses pareilles ! Des mères de famille, des épouses de prisonniers, qui forniquaient avec des Boches pour une tablette de chocolat ou un litre de lait. En somme pour de la nourriture, même pas pour le plaisir. Faut vraiment être salopes !

Alors comme ça, pour rire, les patriotes leur peinturluraient des croix gammées sur les seins et leur rasaient les tifs. Si vous n'étiez pas de leur avis vous aviez intérêt à ne pas trop le faire savoir, sous peine de vous retrouver devant un tribunal populaire comme il en siégeait sous les préaux d'école, qui vous envoyait devant un peloton également populaire. C'est alors qu'il présidait un tribunal de ce genre que l'on a arrêté l'illustre docteur Petiot – en uniforme de capitaine – qui avait, comme l'on sait, passé une soixantaine de personnes à la casserole.

Entre parenthèses, puisqu'on parle toubib, je ne connais que deux médecins ayant à proprement parler du génie, mais ni l'un ni l'autre dans la pratique de la médecine : Petiot et Céline. Le premier appartient au panthéon de la criminologie, le second trône sur la plus haute marche de la littérature. Mais revenons au jour de gloire ! Je conserve un souvenir assez particulier de la libération de mon quartier, souvenir lié à une image enténébrante : celle d'une fillette martyrisée le jour même de l'entrée de l'armée Patton dans Paris. Depuis l'aube, les blindés s'engouffraient dans la ville. Terrorisé par ce serpent d'acier lui passant au ras des pattes, le lion de Denfert-Rochereau tremblait sur son socle. Édentée, disloquée, le corps bleu, éclaté par endroits, le regard vitrifié dans une expression de cheval fou, la fillette avait été abandonnée en travers d'un tas de cailloux au carrefour du boulevard Edgar-Quinet et de la rue de la Gaîté, tout près d'où j'habitais alors.

Il n'y avait déjà plus personne autour d'elle, comme sur les places de village quand le cirque est parti.

Ce n'est qu'un peu plus tard que nous avons appris, par les commerçants du coin, comment s'était passée la fiesta : un escadron de farouches résistants, frais du jour,

à la coque, descendu des maquis de Barbès, avait surpris un feldwebel caché chez la jeune personne. Ils avaient – naturellement ! – flingué le Chleuh. Rien à redire. Après quoi ils avaient féroce-ment tatané la gamine avant de la tirer par les cheveux jusqu'à la petite place où ils l'avaient attachée au tronc d'un acacia. C'est là qu'ils l'avaient tuée. Oh ! pas méchant.

Plutôt, voyez-vous à la rigolade, comme on dégringole des boîtes de conserve à la foire, à ceci près : au lieu des boules de son, ils balançaient des pavés.

Quand ils l'ont détachée, elle était morte depuis longtemps déjà, au dire des gens. Après l'avoir balancée sur le tas de cailloux, ils avaient pissé dessus, puis s'en étaient allés par les rues pavoisées, sous les ampoules multicolores festonnant les terrasses où s'agitaient des petits drapeaux et où les accordéons apprivoisaient les airs nouveaux de Glenn Miller. C'était le début de la fête. Je l'avais imaginée un peu autrement.

Après ça je suis rentré chez moi, pour suivre à la T.S.F. la suite du feuilleton. Ainsi, devais-je apprendre, entre autres choses gaies, que les Forces françaises de l'Intérieur avaient (à elles seules) mis l'armée allemande en déroute. Le général de Gaulle devait, par la suite, accréditer ce fait d'armes. On ne l'en remerciera jamais assez.

La France venait de passer de la défaite à la victoire, sans passer par la guerre. C'était génial. ■

Michel Audiard

